

FAUNE ET FLORE D'ICI



Le pangolin de Malaisie

Synonymes : pangolin de Sunda
Manis javanica
Répartition : Asie du Sud-Est.

Le pangolin de Malaisie mesure 90 cm, pour un poids de 7 kg. Il se reconnaît facilement à ses écailles de couleur brune. Il possède de longues griffes et une queue allongée. Insectivore, il se nourrit principalement de fourmis et de termites qu'il déterre grâce à ses pattes puissantes et collecte avec sa langue longue et gluante. Nocturne, essentiellement terrestre, il a également une activité arboricole. En journée, il dort dans des trous ou des caches abritées. Courant en Asie il y a encore 20 ans, 90% de sa population a disparu depuis en raison de la destruction de son habitat ou du braconnage, les prises étant essentiellement destinées à la Chine. La population pangoline du Cambodge n'a pas échappé à la règle.



Faux kapokier

Synonymes : fromager, kapokier de Malabar.
Bombax ceiba ou *bombax malabaricum*
Nom khmer : rôka
Répartition : Asie du Sud-Est.

Cet arbre, qui peut atteindre 20 mètres de haut, est commun à l'état sauvage mais il est également apprécié dans les paysages urbains. Il donne de nombreuses et grandes fleurs rouges. Ses fruits, ou « capsules », sont structurés en valves cotonneuses soyeuses. Le « kapok des Indes » que l'on en tire est de moins bonne qualité que le kapokier (*ceiba pentandra*). Il est utilisé, par exemple, pour le bourrage de matelas. La pharmacopée locale utilise fleurs, graines et écorce, pour combattre la dysenterie, aider la cicatrisation, soulager des douleurs dentaires ou bien favoriser la lactation des jeunes mères.

L'école des étoiles

Aux environs de Phnom Penh, une association française a monté un établissement scolaire pour des petites filles défavorisées. L'école Happy Chandara est soutenue par des people, mais elle ne veut surtout pas se résumer qu'à cela.



Tina Kieffer (au centre) supervise les inscriptions des premières années.



Les gamines pauvres ont aussi droit à une instruction de qualité. Voilà le principe de l'école Happy Chandara, en français, «joyeuses poussières d'étoiles». Pour Tina Kieffer, la présidente de l'association française Toutes à l'école, qui gère cet établissement situé près de Phnom Penh, c'est une réelle profession de foi. Cette école est connue en France, du moins par les téléspectateurs de TF1 : elle a pour marraine Claire Chazal, présentatrice du «20 heures». Quant à Tina Kieffer, elle est la directrice du magazine *Marie-Claire*. De plus, l'école est soutenue par La Rose Marie-Claire, qui aide des projets en faveur des femmes et réunit plusieurs célébrités, telles les présentatrices télé Laurence Ferrari ou Elise Lucet. «Nous vivons dans une société du spectacle, où les people nous offrent des moyens d'action formidables, estime Tina Kieffer. En France, il y a toujours de la suspicion par rapport aux engagements des personnalités mais c'est le résultat qui compte. Une minute 30 de reportage au JT de Claire Chazal, ce sont des parrainages gagnés!» Françoise Laroquette, la secrétaire générale de Toutes à l'école déclare : «Ce n'est pas une «école people». Oui, nous avons le soutien de célébrités, mais nous avons avant tout un projet éducatif.»

Tina Kieffer se rend au Cambodge quatre fois par an. Sa présence met l'école en ébullition, d'autant qu'en ce mois de juin, c'est le temps des inscriptions. Devant le bureau de l'administration, le personnel reçoit les parents qui viennent inscrire leur enfant en première année pour la rentrée de septembre. Une centaine de fillettes ont été sélectionnées avec l'aide du chef de village, parmi les familles les plus pauvres. À peine la présidente est-elle arrivée qu'elle prend les choses en main. Elle fait écrire à un enfant son prénom. Malgré ses 5 ans et quelques, «on la prend, elle est vraiment

très vive», décide-t-elle. Une fois son nom inscrit, l'enfant essaie l'uniforme à petits carreaux qui lui sera remis à la rentrée, avec un sac à dos et des tongs.

«Hello Ms. Tina», entonnent 25 gamines quand elle pénètre dans leur salle de classe, dont les murs ont été décorés sous l'impulsion des institutrices françaises. Ici, dès le plus jeune âge, on apprend l'anglais. Ensuite, l'initiation au français est encouragée car l'association tient à sa double culture. Outre le programme scolaire khmer, les fillettes bénéficient de leçons d'hygiène et d'instruction civique. «Nous croyons beaucoup à la tolérance, au respect, à l'écoute et à la discipline», explique la secrétaire générale. «Elles deviendront des femmes diplômées porteuses de belles valeurs. Pas question qu'elles aient un cœur sec», explique la présidente qui a instauré ces «cours de valeurs».

Les avocates de demain

La prise en charge d'une enfant coûte 812 dollars par an. Bien plus que dans une école normale... L'association dispose d'un système de parrainage : deux parrains financent, à hauteur de 30 dollars par mois chacun, la scolarité d'une élève. L'école fonctionne depuis deux ans. En 2006, 100 fillettes de première année ont été accueillies dans les bâtiments flambant neufs, construits sur les bords du Tonlé Bassac. En septembre 2007, une deuxième promotion de 100 enfants a été intégrée. Ainsi, chaque année, un nouveau niveau est ouvert. À terme, l'établissement accompagnera les enfants jusqu'à la terminale. Un bâtiment supplémentaire sera inauguré à la prochaine rentrée et, d'ici à trois ans, l'école devrait être achevée.

Sur les épaules des élèves, Happy Chandara fait peser une lourde responsabilité. «Devenues femmes, elles feront évoluer le pays», espère Françoise Laroquette. Séreivouth, l'assistance sociale

de l'école, petite dame aux cheveux gris, explique tout l'intérêt de la scolarisation des fillettes : «Quand leur éducation progresse, la violence domestique diminue.» L'association espère qu'elles seront un jour les avocates et les médecins dont le pays a tant besoin. Les étoiles de demain. Si le projet est ambitieux, l'association reste réaliste : «Elles n'auront pas toutes les capacités de poursuivre leurs études. Certaines deviendront couturières, peut-être, mais nous ne stigmatiserons pas celles qui suivront des formations professionnelles», précise Tina Kieffer. «Nous espérons les conduire jusqu'à un métier et à l'indépendance. Elles auront la possibilité de choisir leur vie», rajoute Françoise Laroquette. «Les mamans nous disent : «Nous voulons que nos filles n'aient pas la même vie que nous»!», raconte-t-elle.

Ici, tout le monde est conscient des difficultés des familles. Les distributions de sacs de riz aux élèves sont destinées à aider leurs parents et à favoriser l'assiduité. Les cours de danse, le mercredi? Un moyen d'éviter qu'elles travaillent.

Dans l'école, les privilèges des enfants sont visibles. Une salle est réservée aux jeux. Dans une autre, des petites filles s'exercent à l'informatique et lisent, sous l'œil de Laurence, une institutrice française. Comme pour Marie et Mélanie, ses collègues, une vocation solide est nécessaire. Logées sur place, à 15 kilomètres de Phnom Penh – une quarantaine de minutes en touk-touk – leur isolement est conséquent. L'envie de s'engager a été leur moteur. «Voir les petites s'épanouir, apprendre à jouer et devenir autonomes», voilà leur récompense, expliquent-elles. «Ces petites n'avaient pas d'enfance. L'école la leur a rendue», conclut Tina Kieffer.

M. J.

Note : L'école recherche un instituteur parlant khmer et anglais couramment pour donner des cours d'anglais.
Contact : 012 97 50 19